

## Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

17/03/2004

### Retour sur l'affaire Sokal (1)

La vie philosophique, ou la philosophie en train de se faire, est loin d'avoir le cours régulier d'un fleuve tranquille : elle est jalonnée de débats et de controverses qui peuvent prendre un tour fort vif, et dégénérer en aigres querelles, voire en batailles rangées où s'affrontent des communautés d'opinion plus ou moins homogènes, bâties sur des solidarités d'intérêts et des compromis arrangés à la hâte, et que leur fragilité rend d'autant plus pugnaces, et en même temps, moins scrupuleux ; alors se mettent à pulluler accusations, amalgames, coups bas, procès d'intention, éventuellement échanges de noms d'oiseaux, sur fond de manoeuvres occultes, le seul point sur lequel les adversaires se mettent quand même implicitement d'accord étant qu'il est préférable de mettre entre parenthèses et d'oublier soigneusement ce qui constitue, ou pourrait constituer, le fond du débat, si toutefois le débat a réellement un fond; de toute façon, celui-ci, ne subsistant plus que sous des formes travesties, à travers les échos déformants qui en ont été renvoyés par l'opinion publique largement prise à témoin et invitée à mettre son grain de sel dans la discussion, ce qu'elle fait le plus souvent à tort et à travers, a cessé d'être identifiable pour lui-même, et a été définitivement perdu de vue, les jeux du pouvoir et ceux du savoir inextricablement mêlés ayant fait passer au premier plan l'effort obsessionnel en vue de se réserver le beau rôle, et donc, par le biais du débat, de conquérir, comme dirait Bourdieu, une meilleure place dans le champ, donc de s'assurer un maximum de prestige, et ceci, à la limite, par n'importe quel moyen : la discussion, ou ce qui se présente comme tel, se nourrit de cette confusion, qui attise les passions en même temps qu'elle bride le désir de comprendre auquel font alors cruellement défaut les moyens d'être satisfait.

Dans de telles situations, l'incitation à s'engager dans la mêlée et à s'enrôler aux côtés de l'un des camps en présence est si forte qu'il est extrêmement difficile d'y résister, car le fait de s'y dérober a toutes les chances d'être perçu comme étant encore une manière de prendre parti pour ou contre, donc d'assumer à sa façon l'aveuglement général qui envahit la conjoncture et fait d'elle un piège auquel on ne voit pas comment échapper. Alors, la seule issue raisonnable paraît résider dans un certain silence, et la patience discrètement camouflée de l'attente, qui ouvre à ceux qui ont su se taire ou s'y sont résignés, faute de mieux, la perspective d'une prise de recul : à distance, le brasier s'étant quelque peu refroidi, sinon définitivement éteint, on a quelque espoir d'y voir un peu plus clair sur les attendus de la question, à défaut de parvenir à la trancher, ce qui, de la manière dont elle a été soulevée et entretenue, risque fort d'avoir été rendu impossible. Et, du même coup, est levé un coin du voile sur ce qui, en dépit des ambiguïtés et des leurres qu'elle comporte, rend ce genre de situation finalement intéressante : elle offre en effet un point de vue irremplaçable sur ce que nous avons eu déjà l'occasion d'appeler la philosophie en train de se faire (cf. en particulier les considérations présentées au cours de la séance du 28/1/2004 en marge de la lecture du livre de Dinah Ribard, *Raconter, Vivre, Penser - Histoires de philosophes - 1650-1766*, Vrin/EHESS, 2003). La philosophie en train de se faire, c'est-à-dire la philosophie en tant qu'elle ne se résume pas à des positions doctrinales arrêtées, susceptibles une fois pour toutes d'être clairement identifiées au point de vue d'un regard rétrospectif, du type de celles que l'histoire de la philosophie prend ordinairement pour objets d'étude,

mais se présente à travers les désordres et les confusions d'un flux qui, allant droit devant soi, charrie indistinctement des idées encore à la recherche des moyens de leur élucidation, auxquelles ce type de confrontation brutale offre une précaire occasion de commencer à se dégrossir peu à peu, dans des conditions qui restent celles d'une assez profonde obscurité, donc au risque d'en dissimuler encore un peu plus les enjeux. Et ceci amène, tout compte fait, à considérer des épisodes à première vue catastrophiques du courant de la pensée, dont les aléas ne peuvent que susciter ces sortes de crises, comme des stimulateurs de réflexion, même si ces stimulateurs agissent de manière perverse : on ne voit pas comment la pensée philosophique pourrait se développer en dehors de tout débat; et même si on est porté à souhaiter que ses débats se déroulent dans un maximum de sérénité et de clarté, on est bien obligé de constater qu'il n'en va pas toujours ainsi, et que, même quand il se lance en titubant sur de mauvais côtés, le travail de la réflexion philosophique se poursuit, à défaut d'avancer sur la voie droite qu'il ne perd cependant pas espoir d'arriver un jour à emprunter, en rectifiant peu à peu le tir, et en s'instruisant de ses errements.

En offre une parfaite illustration ce qu'on a pris l'habitude d'appeler "l'affaire Sokal", comme on parle de "l'affaire Dreyfus" ou aujourd'hui de "l'affaire du voile". Celle-ci dans les toutes dernières années du vingtième siècle, a perturbé le petit monde de la philosophie après que deux universitaires, scientifiques spécialistes de physique, l'américain Alan Sokal et le belge Jean Bricmont, aient publié en 1997 aux éditions Odile Jacob leur ouvrage *Impostures intellectuelles*, dont certains chapitres, c'est l'aspect du livre qui a été principalement retenu, prenaient pour cibles des personnalités connues de la scène philosophique et psychanalytique française des années soixante-dix, Lacan, Deleuze, Lyotard, Serres, Baudrillard, Kristeva, Irigaray, Virilio, Latour, Debray, Stengers (mais pas Derrida sauvé *in extremis* du naufrage, ni Foucault), un melting pot assez disparate à première vue, réunissant des gens ayant pour seul point commun d'avoir, si on peut dire, touché à la science, en faisant de certains de ses énoncés des usages libres et déviants, voire même parfaitement incongrus, vertement dénoncés, citations à l'appui, par les auteurs du livre; ces derniers, bien que, non sans une certaine dose d'hypocrisie, ils s'en soient par la suite vivement défendus, s'installaient ainsi, y étant sans doute encouragés par leur éditeur car ce genre de chose fait vendre, dans la position de donneurs de leçons et de redresseurs de torts, enflammés du complexe de Zorro, au nom bien sûr des exigences de la saine critique cautionnée par l'autorité irrécusable de la science et l'exigence de mener le bon combat au service des vraies valeurs de la raison dont la défense soude en principe la communauté scientifique en la protégeant contre l'intrusion des usurpateurs. Le titre agressif du livre donnait le ton, et créait, que ses auteurs l'aient ou non cherché de façon préméditée, ce qui ne change rien au fond de l'affaire, les conditions d'une violente polémique publique, d'autant plus intense et empoisonnée que les termes n'en avaient pas été complètement clarifiés, sollicitation dont, aussitôt rameutés, se sont emparés les échetiers en tout genre, analphabètes ou tant soit peu instruits et cultivés, car on trouve de tout cela dans le monde diffus de la création journalistique dont les interventions ne sont soumises à aucune instance d'évaluation et de contrôle; ils y trouvaient en effet l'occasion rêvée d'un de ces débats d'opinion dont la presse nourrit ses tirages, débats étalés à longueur de feuilles, car chacun trouve son mot à placer, sa bêtise à dire, dans ce déballage où l'apparence tient lieu de vérité, et où la science, devenue instrument au service d'intérêts humains trop humains, n'est plus, pour ses défenseurs aussi bien que pour ses détracteurs, qu'un prétexte pour régler des comptes, et souvent les comptes les plus sordides.

Quoi qu'on puisse en penser sur le fond, il n'est pas interdit de trouver à la situation ainsi créée au moins le mérite d'aller, comme on vient de le suggérer, dans le

sens d'une meilleure connaissance de la situation de la philosophie en train de se faire : elle permet de révéler certaines fractures qui, sur des niveaux différents, travaillent sourdement la communauté intellectuelle, –ou prétendue telle, car la question reste posée de savoir si elle constitue une *communauté* et une communauté *intellectuelle* véritables–, qu'elle remue en fouillant dans la vase nauséuse de ses marécages dont elle trouble la tranquillité trompeuse, en faisant remonter à la surface le fouillis des mauvaises pensées dont son cours normal se nourrit secrètement, ce dont il n'y a lieu ni de s'étonner ni de s'indigner. C'est pourquoi, même si on répugne à se salir les mains, il n'est pas non plus souhaitable de détourner complètement son attention de l'affaire en question, et de faire comme si elle n'avait pas du tout eu lieu, sans toutefois perdre de vue que jeter des pavés dans la mare, mettre le feu aux poudres, ce qui constitue la motivation avouée des initiateurs de la polémique, sont des opérations à double tranchant, dont on risque de ne plus pouvoir ensuite contrôler les effets, ce qui devrait conduire à y regarder à deux fois avant de s'y lancer : mais, les enfants sont les premiers à le savoir, le plaisir de faire des vagues et d'éclabousser l'emporte sur la crainte de se mouiller; et il est encore accru lorsqu'au lieu de s'exercer de façon gratuite, comme un jeu désintéressé, il peut se parer du mérite de servir une bonne cause, *la* bonne cause, ce qui est la façon élégante en apparence de plonger soi-même dans le précipice qu'on a ouvert, en s'exposant à se retrouver les pieds en plein dans la boue, pour parler poliment.

Ceci dit, en se gardant de la tentation de se poser en juge ou en justicier, quel que soit le bord d'où on s'installe pour diagnostiquer les torts imputés aux uns ou aux autres, il vaut la peine d'y regarder de plus près, en tentant de filtrer la fange soulevée par ce type de dispute, en vue de déterminer, non pas qui est en faute et qui a raison, car, il faut le reconnaître, il est sans doute définitivement impossible d'y parvenir, mais simplement ce qui s'est passé, pour autant que quelque chose effectivement ait eu lieu au pays de l'apparence et de l'opinion, ce dont il n'est pas non plus tout à fait déraisonnable de persister à douter. Dans son introduction au recueil *Impostures scientifiques. Les malentendus de l'affaire Sokal* (éd. La Découverte, 1998), Baudouin Jurdant écrit (p. 21) : "L'affaire Sokal aura eu au moins ce mérite là : provoquer une réflexion sur les rapports entre identités et pratiques de langage, vérité et réalité, liberté et éthique, en tenant compte des dernières évolutions du monde actuel." Il n'est pas sûr que ces questions cruciales aient été réellement éclaircies par le débat, où la plupart des intervenants, entraînés par la logique propre de la polémique, paraissent s'être ingénies au contraire à en rendre les enjeux plus insaisissables encore : il reste qu'elles ont été mises en jeu dans son cadre, sous des biais qui, tout en en rendant impossible, ou plus difficile encore à atteindre, la solution, en ont souligné l'urgence, attisant ainsi l'impatience de les régler qui est la clé de l'incapacité à en finir avec elles, et en fait des questions destinées à demeurer sans réponses, ou du moins sans réponses définitives, ce qui pourrait être le propre de la plupart des questions philosophiques, qui valent avant tout par le fait de se poser ou d'être soulevées.

Commençons par reconstituer la chronologie de l'affaire. Au départ se trouve la publication par Alan D. Sokal, professeur de physique à l'Université de New York, d'un article intitulé "Transgressing the boundaries : Toward a transformative hermeneutics of quantum gravity" ("Transgresser les frontières : vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique"), dans *Social Text*, (n° 46/47), une prestigieuse revue, sorte de *Critique* ou de *Tel Quel* américain, publiée par les Presses de l'Université de Duke, l'un des bastions des avant-gardes théoriques rangées sous la bannière de la "postmodernité". Le texte de Sokal prenait place dans un numéro spécial de la revue qui était consacré à un thème dans l'air à l'époque, thème

propre à ce qu'on appelle dans le monde culturel anglo-saxon, où elles constituent un champ disciplinaire à part entière, les "Science Studies", pratiquées en France sous l'appellation de "Sociologie de la connaissance scientifique" qui en propose une version particulière : ce thème était celui des *Science Wars*, "Guerres scientifiques" (rappelons qu'Isabelle Stengers a intitulé "La guerre des sciences" le premier tome de ses *Cosmopolitiques*, éd. la Découverte/ Les empêcheurs de penser en rond, 1996). Deux mois plus tard, le même Sokal, dont le texte précédent était passé tout à fait inaperçu, alors qu'il était porteur d'une bombe en attente de sa mise à feu, faisait paraître, dans une autre revue (*Lingua Franca*, vol. 6, mai-juin 1996, n° 4) un autre article intitulé "A Physicist Experiments with Cultural Studies", "Un physicien expérimente sur les *Cultural Studies*", –tout un programme !–, qui révélait que l'article paru dans *Social Text* était en réalité une supercherie, destinée à étaler au grand jour les excès de la littérature post-moderniste sur la science, adonnée à des usages très en vogue dans une certaine intelligentsia américaine éprise de parisianisme, en dépit de leur caractère aberrant, ou peut-être grâce à lui. Sur les conditions factuelles de la publication de la parodie de Sokal et de ses suites immédiates, cf. F. Cusset, *French Theory, Foucault, Derrida & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats Unis*, éd. La Découverte, 2003, p.16-17 ; l'introduction du livre de F. Cusset est intitulée "L'effet Sokal". Dans la lancée du mouvement d'opinion déclenché par la révélation de la parodie, était publié en 1997 aux éditions Odile Jacob, en français, donc à l'intention cette fois du public français, l'ouvrage signé des noms d'Alan Sokal et Jean Bricmont (les noms des auteurs apparaissent dans cet ordre qui n'est pas celui de l'alphabet sur la page de titre du livre, sans doute afin de préserver le rôle d'initiateur et d'inspirateur assumé dans toute cette histoire par l'américain Sokal, le rôle de Bricmont ayant été, semble-t-il, principalement de réaliser la version française de l'ouvrage) : *Impostures Intellectuelles* (où était repris en appendice le texte intégral de l'article parodique paru dans *Social Text*, assorti de "Commentaires sur la parodie" qui en décryptent certains traits saillants). Cette publication était suivie en 1998 par celle de la version anglaise de l'ouvrage, sous le titre *Fashionable nonsense - Postmodern Intellectual's abuse of science*, que l'on peut traduire "Une aberration à la mode : l'exploitation abusive de la science par les intellectuels postmodernes", d'abord en Angleterre (Profile Books), puis aux Etats-Unis (First Picador). En 1999 paraissait en France une nouvelle édition des *Impostures Intellectuelles*, assortie d'une préface inédite qui proposait, au point de vue des auteurs, une sorte de bilan de l'affaire, et accompagnée d'abondantes notes en bas de pages où ceux-ci répliquaient point par point aux diverses réactions suscitées par leur démarche : c'est cette version révisée et complétée du livre qui est actuellement disponible dans la série "Biblio-Essais" du Livre de Poche, ce qui en a fait un succès de librairie, l'ouvrage à emporter pour lire sur la plage et se mettre en mesure d'être à la page. Le livre de Sokal et Brimont, qui n'en méritait pas tant, a suscité une littérature considérable, par son abondance mesurée en termes quantitatifs sinon par la constance ou l'élévation de son niveau intellectuel, littérature dont on peut se faire une idée à travers la relation qu'en proposent deux livres parus en 1998 : Y. Jeanneret, *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures* (PUF), et, le recueil édité par B. Jurdant, *Impostures scientifiques : Les Malentendus de l'affaire Sokal* (La Découverte), où se trouve en particulier un article de J. M. Salanskis intitulé "Pour une épistémologie de la lecture", ainsi qu'en prenant connaissance de l'ouvrage de F. Cusset, qui permet de mieux comprendre le contexte propre aux milieux universitaires américains dans lequel l'affaire est née au départ avant de gagner des cercles plus large.

Afin d'en éclairer la logique de déroulement, nous allons reprendre l'affaire à son point de départ, en nous intéressant pour commencer à la parodie publiée en 1996 par Sokal, par laquelle toute l'affaire démarré. Nous passerons ensuite à un examen du

livre de Sokal et Bricmont dans son ultime version de 1999. Enfin, nous essaierons de comprendre le sens et la portée de l'une des interventions notables aux côtés des auteurs des *Impostures Intellectuelles* et en faveur de leur prise de position, celle de J. Bouveresse, dans son petit livre, *Prodiges et vertiges de l'analogie - De l'abus des belles lettres dans la pensée*, paru en 1999 aux éditions Raisons d'agir sous la responsabilité au moins morale de P. Bourdieu qui, curieusement, semble s'être personnellement tenu à l'écart du débat, alors que celui-ci concernait directement les sciences sociales.

## 1. La parodie de Sokal

L'acceptation de l'article de Sokal par le comité de la revue *Social Text*, connue pour ne pas soumettre ses articles à l'expertise de lecteurs extérieurs, pouvait passer pour un coup fumant, que Sokal devait dans la foulée présenter sous l'appellation de "A Physicist Experiments", bien plus qu'un simple canular du type de ceux par lesquels les scientifiques ont coutume de se distraire de leurs austères travaux. Cet article relève, selon les termes utilisés par Sokal lui-même, d'un genre littéraire bien connu, qui est la parodie : une manière de composer des textes appartenant à la nébuleuse dans laquelle se trouvent aussi le pastiche et le plagiat, avec lesquels il ne faut cependant pas la confondre, et qui a été étudiée de façon détaillée d'un point de vue formel par Gérard Genette dans son livre *Palimpsestes - La littérature au second degré* (éd. Seuil, 1982). Dans *Le Dictionnaire du Littéraire* paru en 2002 aux PUF sous la responsabilité de P. Aron, D. Saint-Jacques et A. Viala, l'article "Parodie", signé de P. Aron, définit ainsi ce genre :

"La parodie est l'imitation d'un modèle détourné de son sens initial et, plus généralement, une transformation de texte(s) à des fins généralement comiques ou satiriques."

L'article se conclut ainsi :

"Il faut insister sur l'ambivalence de la parodie. Parce qu'elle présuppose une connaissance et une reconnaissance des modèles initiaux, la parodie peut contribuer, auprès d'un public averti, à valoriser ce dont elle s'inspire. Sa réception est fondamentale parce qu'elle implique toujours une compétence interprétative : lorsque celle-ci fait défaut, le statut parodique du texte se voit parfois complètement ignoré."

Le plaisir du texte très particulier dont joue la parodie exploite cette ambivalence, d'où se dégage une sorte d'effet d'*Unheimlichkeit*, d'inquiétante étrangeté mêlée de familiarité: le lecteur de parodie, dès lors qu'il en a trouvé la clé, jubile de se trouver, si on peut dire, entre deux eaux et de naviguer ou de surfer sur la pointe indécise d'une vague prête à tout moment à déferler où le sérieux se retourne et se disperse en comique, l'improbable collusion de l'un et de l'autre suffisant à faire sens, un sens qui, si le jeu est astucieusement exécuté, ce qui nécessite une certaine habileté, conjugue sens et non sens, compétence et dérision.

Le modèle de base dont le texte parodique d'Alan Sokal effectue le travestissement est, en première apparence, l'article scientifique, dont il mime toutes les caractéristiques extérieures : sujet abscons, ton grave et affecté, foisonnement de références bibliographiques répertoriées avec complaisance en fin de texte, bref tous les ingrédients destinés à impressionner le profane, qui font que le texte ressemble à un véritable article du type de ceux que publie une revue de bonne tenue, revue à comité de lecture qui ne les accepte qu'après avoir pris l'avis d'experts compétents et impartiaux qui en authentifient le contenu et certifient qu'il constitue un réel apport à la connaissance, et dont leur auteur, qui en tire un surcroît de réputation personnelle, peut

faire valoir ensuite la publication dans ses propres dossiers professionnels où, selon les systèmes d'évaluation de la recherche scientifique usités en Amérique et qui sont en cours d'introduction en France, les articles publiés dans ces conditions sont automatiquement comptabilisés en points d'excellence.

La parodie est un genre littéraire répandu depuis l'Antiquité, mais la parodie d'article scientifique, qui, si elle est bien faite et si on en perce le code, fait rire aux larmes autant que les célèbres *A la manière de* de Müller et Reboux, n'a guère d'antécédents. On peut toutefois en signaler un, qui est notable, le texte de Georges Perec, "Experimental demonstration of the tomatotopic organization in the Soprano (*Cantatrix sopranica L.*)", composé en 1974 et diffusé sous une forme imprimée à partir de 1980 (Il est aujourd'hui disponible dans le petit volume de la Librairie du XXe siècle, G. Perec, *Cantatrix Sopranica L. et autres écrits scientifiques*, éd. Seuil, 1991; sur le rabat gauche de la couverture de ce livre on peut lire : "Parodie, pastiche, charge caricaturale ? Laissons au lecteur le soin de caractériser d'un nom chacun des textes ici rassemblés, et qui révèlent une figure parfois ignorée de Perec, celle du savant."), texte qui a circulé dans les milieux scientifiques et dont Alan Sokal a pu formellement s'inspirer. On pourrait aussi citer comme antécédent plus lointain, que Perec connaissait probablement, l'*Arrêt Burlesque (donné en la gran'chambre du Parnasse, en faveur des Maîtres-es-arts, Médecins et Professeurs de l'Université de Stagyre au pays des Chimères : pour le maintien de la doctrine d'Aristote)*, publié anonymement en 1671 et qui avait été composé par Boileau : cet Arrêt Burlesque a sa place dans l'histoire complexe de la diffusion du cartésianisme à la fin du XVIIe siècle, et il est étonnant qu'il ait été écrit par quelqu'un qui allait se faire reconnaître comme un partisan acharné de la position des Anciens alors qu'il va déjà dans le sens de celle préconisée par les Modernes.

Les deux textes parodiques de Perec et de Sokal sont formellement comparables : en serrant au plus près les caractéristiques stéréotypées propres à la présentation de l'article scientifique (Perec y fait même figurer tableaux chiffrés et schémas en réseaux dont la complication est destinée à impressionner en produisant un effet de sérieux, et en même temps à suggérer l'irruption dans le discours du réel, avec ses marques propres, chiffrées de droit); cette présentation, comme celle du sonnet, obéit à des règles strictes, dont le respect permet de fournir une image apparemment conforme, en principe crédible, du modèle de référence. Et la première leçon qui se dégage de la lecture de ces parodies est précisément qu'il y a une certaine image, ou un effet d'image, propre au discours scientifique, ou réputé tel, qui en projette à l'extérieur les apparences, la question étant du même coup soulevée de savoir si le discours scientifique est autre chose que ce dont est faite en réalité son image, à savoir une rhétorique énonciative profilée d'une certaine façon, qui, à la limite, pourrait servir à véhiculer n'importe quel contenu, ce qui risque d'éveiller dans l'esprit de charlatans la tentation mimétique avec toutes les conséquences néfastes qui peuvent en résulter pour les consommateurs naïfs de ce genre de farces et attrapes. Le procédé parodique fait ainsi passer au premier plan ce que les mécanismes de l'image tendent au contraire à dissimuler : à savoir une certaine performativité du discours "scientifique" qui tient au fait qu'il use de formules rituelles, en faisant passer le sens que celles-ci évoquent pour appartenant à l'ordre du constatif, alors qu'il est d'abord déterminé par la forme du discours, et l'observation des règles qui la définissent, et nullement par son contenu. Nous sommes ainsi jetés au coeur du problème, qui est de savoir si la science est ou non avant tout affaire de discours et d'organisation formelle du discours, une certaine manière de dire les choses jouant par ses automatismes propres, et susceptible de tourner complètement à vide, ce qui la rabat sur le plan d'une manière de parler pour ne rien dire, sans doute différente des autres en raison des moyens particuliers,

éventuellement fort sophistiqués, qu'elle utilise, mais dont on ne voit pas pourquoi il faudrait lui reconnaître une plus grande dignité : car, une fois le charme dissipé, on s'aperçoit que c'est se moquer du monde, et rien de plus.

Toutefois la ressemblance entre les démarches parodiques de Perec et de Sokal s'arrête là. En effet, un examen plus poussé révèle entre elles de profondes divergences : et ce sont ces divergences qui rendent intéressante leur comparaison. L'article de Perec plonge son lecteur dans un monde absurde de délirante loufoquerie, le ton étant donné d'emblée à cet égard par son titre manifestement farfelu, puis par le "Sommaire", rédigé en mauvais français, qui précède le corps proprement dit de l'article, lui-même rédigé comme il se doit en anglais, puisque c'est aujourd'hui la langue conforme des échanges scientifiques internationaux :

"Démonstration expérimentale d'une organisation tomatoscopique chez la Cantatrice. - L'auteur étudie les fois que le lancement de la tomate il provoquait la *réaction yellante* chez la Chantatrice et demonstre que divers plusieurs aires de la cervelle elles étaient implicatées dans le response, en particular, le trajet légumier, les muscles thalameux et le figure musicien de l'hémisphère nord"

On est donc en pleine farce, comme chez Boileau, ce que confirment tous les traits accumulés à la louche par Perec, on peut même trouver qu'il y en a un peu trop et que la plaisanterie aurait gagné à être moins appuyée; sa *Cantatrix* ressemble fort à une cantatrice chauve, façon Ionesco, et ses exploits sont cautionnés à l'aide de références pseudo-scientifiques, qui pourraient être tirées d'un album de Tintin, signées Marks & Spencer, Zeeg & Puss, Karybb & Szylä, Else & Vire, Chou & Lai, Einstein, Zweistein & Dreistein, pour n'en citer que quelques unes qui sont ensuite reprises dans la copieuse bibliographie, à la première ligne de laquelle on trouve :

"Alka-Seltzer, L. "Untersuchungen über die tomatostalische Reflexe beim Walküre", *Bayreuth Monatschr. f. exp. Biol.* 184, 34-43, 1815 "

Inutile d'insister davantage : Perec a rédigé sa parodie de telle manière que même un lecteur particulièrement distrait ne puisse à aucun moment la prendre au sérieux, ce qui le détournerait de l'envie lancinante de rire à gorge déployée; elle ne peut tromper personne, tout l'art de l'auteur ayant porté justement dans l'effort en vue d'amuser sans abuser, et de monter en épingle, en jouant sur leur répétition, les aspects grotesques de la langue de bois dont semblent se gargariser les professionnels de la science, avec leurs rituels figés, leurs codes pour initiés, qui pourraient bien cacher un vide profond. D'où la question dont les attendus sont, eux, fort sérieux : les démarches de la connaissance ont-elles réellement besoin de tout ce fatras rhétorique dont la fonction est essentiellement d'apparat ? Pourquoi ne parviennent-elles pas à s'en passer ? Et que perdraient-elles si elles en étaient dépouillées ?

L'article de Perec est écrit pour faire rire à la première lecture : il n'en va pas de même de celui de Sokal, qui peut paraître à cet égard plus retors, et relève en fait d'une autre logique, celle propre à la parodie qui cherche à tromper ceux qui veulent bien l'être, ce qui permet de prendre ces derniers la main dans le sac lorsqu'ils se complaisent à de tels jeux illusoire dont ils se révèlent alors au grand jour faire leur vrai fonds de commerce. Notons d'ailleurs que la cible visée par Sokal n'est pas le discours même de la science, mais un certain discours tenu à son propos, qui est à ses yeux abusif.

Sans doute, la formule sur laquelle s'ouvre le titre de la parodie, "Transgresser les frontières", met aussitôt la puce à l'oreille à un destinataire quelque peu averti, sensibilisé aux tournures de langage toutes faites dont a usé et abusé à une certaine époque une intelligentsia gauchisante : celle qui, en particulier a, comme on dit, pris le pouvoir, non pas à la Maison Blanche ou au Capitole, mais dans les départements littéraires de quelques grandes Universités américaines (le phénomène est abondamment

décrit dans l'ouvrage cité de F. Cusset, *French Theory*), dans le sillage des mouvements d'opposition contre la guerre du Vietnam, mais aussi contre l'Apartheid, la domination masculine, l'homophobie, etc., toutes ces causes aux enjeux très concrets qui ont mis sur orbite une idéologie protestataire, dont, vus à distance, avec le recul, les excès et les confusions apparaissent en pleine lumière, ce qui jette un discrédit qu'on peut estimer injuste à certains égards sur la générosité de ses motivations de départ.

“Transgresser les frontières” : en clair, tout foutre en l'air, en pratiquant une subversion radicale, pour reconstruire un monde nouveau, d'où toute forme d'oppression ait disparu, et où soient devenues impossibles les mystifications dont se nourrit le pouvoir d'où qu'il vienne, et, entre autres figures, le pouvoir qui se réclame de l'autorité du savoir et en fait une arme au service de l'exploitation de l'homme par l'homme. Dans cette perspective, amorcer le mouvement qui va “vers une herméneutique transformative de la gravitation universelle”, selon les termes qui figurent dans la suite de l'intitulé de l'article de Sokal, même si on ne saisit pas bien ce que peut recouvrir cette déclaration pour le moins fumeuse où le renvoi à une herméneutique transformative, –le mot “herméneutique” semble avoir été inventé pour être mis à toutes les sauces, ce qui devrait raisonnablement inciter à ne le manipuler qu'avec des pincettes–, ressemble fort à une invocation magique, c'est s'associer à la juste lutte contre les forces conservatrices du savoir académique, qu'il faut traquer par tous les moyens, y compris lorsqu'il s'occupe de questions apparemment abstraites de mécanique quantique, une discipline jugée longtemps macaronique par beaucoup de savants en place, mais qui a quand même fini par conquérir de haute lutte son droit à être reconnue comme une branche authentique de la connaissance, dont personne ne peut plus sérieusement nier l'intérêt théorique.

Lu de cette manière, le titre de l'article de Sokal apparaît comme produisant un effet d'annonce, qui révèle l'allégeance à une orientation idéologique dont les présupposés sont aisément repérables, et coïncident avec le programme d'ensemble propre à une revue comme *Social Text*, où l'article devait paraître : la dernière partie de l'article reprend la formule “transgresser les frontières” et la complète par l'ajout suivant : “vers une science libératoire”, qui va encore plus loin dans le même sens, celui d'un désenclavement des pratiques scientifiques et de leurs résultats théoriques par rapport au contexte de domination dans lequel elles se seraient développées jusqu'alors, et qui auraient fait d'elles un instrument aveugle au service de l'oppression (des pauvres, du Tiers monde, des femmes, des homos, des espèces vivantes, de l'écosystème planétaire, etc.). La lecture de l'article rédigé par Sokal dans cet esprit, qu'il ne partage pas, puisqu'il constitue en réalité sa cible cachée, –bien que les choses ne soient pas si claires à cet égard : le Sokal qui, par ailleurs, parle en son nom propre et non sous une apparence empruntée ne cesse de répéter qu'il est lui aussi opposé à toutes les formes d'oppression–, esprit dont il reproduit avec méticulosité tous les tics obsessionnels, est profondément fastidieuse, comme il convient s'agissant d'un écrit qui prétend en quelques pages prétentieuses et creuses bouleverser la science, en renouveler complètement le projet de base, en s'autorisant de la seule caution d'auteurs partageant les mêmes opinions, qui se réservent et se distribuent entre eux les places de la portion du territoire universitaire et médiatique dont ils ont fait leur pré carré : et, non sans malice, Sokal se livre avec une feinte impudeur à la pratique usuelle dans ces milieux du renvoi d'ascenseur, par laquelle se nouent efficacement de complaisantes complicités d'intérêts. Et il faut admettre que Sokal a réalisé à la perfection son projet de composer un texte totalement vide, qui masque son absence d'intérêt sous une logorrhée faisant pulluler déclarations d'intention d'autant plus fracassantes qu'elles se dispensent d'apporter d'autres preuves à l'appui qu'une accumulation assommante de citations disparates et tronquées, tendancieusement sélectionnées, d'où il est dans la plupart des



cas impossible d'extraire quelque signification positive et raisonnable que ce soit. De ce point de vue, la parodie est réussie, et on pourrait presque dire qu'elle l'est trop, ce qui explique qu'elle ne fasse pas vraiment rire, du moins de ce rire au premier degré que suscite la parodie de Pérec, qui n'a pas cette allure assez sinistre, et affiche au contraire une verveur toute rabelaisienne.

Ce qui fait rire, mais jaune, et au second degré, –l'entreprise de Sokal fonctionne d'ailleurs tout entière au second degré–, c'est que la revue *Social Text* à laquelle l'article était, à tous les sens du mot, destiné, à la fois parce qu'il était composé dans son style et parce qu'il lui tendait un piège qui peut paraître rétrospectivement assez grossier mais dans lequel ses responsables sont tombés à pieds joints, ait accepté l'article et l'ait publié, sans s'apercevoir de la supercherie : saisissant à pleine main la perche tordue qui lui était malignement tendue, le comité éditorial de *Social Text*, pris sur le fait de sa légèreté, donnait du même coup sa légitimité à l'opération, sous la forme d'une preuve en principe irrécusable, du type de celle par laquelle on prouve le mouvement en marchant, et que Sokal allait au cours de la seconde phase de l'opération faire passer pour "A Physicist Experiments", une expérimentation analogue à celles qu'on peut faire en laboratoire : cette "preuve" aurait permis d'établir de façon censément irrécusable que les éditeurs et les lecteurs potentiels de la revue, et avec eux la large frange d'opinion auquel ils appartiennent, se paient généralement de mots, et sont incapables de faire la différence entre une imitation factice et la réalité. Et, en obtenant ce résultat, Sokal allait directement au coeur du problème qu'il entendait soulever et qui constituait sa propre préoccupation de départ : il parvenait à mettre en évidence, par des moyens peut-être pas très honnêtes, mais que leur succès finissait par justifier, en mettant le cynisme au service de la rationalité, qu'existe et occupe dans les secteurs qu'elle s'arrogue une position dominante toute une mouvance intellectuelle, ou se prétendant telle car elle brille à certains égards par son absence d'intelligence et son aveuglement, mouvance pour laquelle les mots valent mieux que les choses, tout simplement parce qu'elle vit, et fait vivre les gogos qu'elle parvient à abuser, dans un monde de mots, où il suffit de jouer sur les mots et avec les mots pour faire croire qu'on a gravi les pentes de la plus haute pensée, en évitant jusqu'au bout de se confronter à l'épreuve de la réalité, cette épreuve que la parodie de Sokal parvenait néanmoins par un moyen détourné à faire triompher sans contestation possible, du moment où elle était arrivée à se faire imprimer dans les conditions projetées, ce qui était la clé de la réussite de l'opération. L'intitulé du second article de Sokal dans lequel la supercherie était révélée : "A Physicist Experiments with Cultural Studies", "Un physicien expérimente sur les *cultural studies*" met en évidence que ces dernières avaient été transformées en cobayes dont on teste scientifiquement les réflexes en laboratoire à l'aide d'un protocole expérimental soigneusement prémédité à cet effet. Si l'expérience avait tourné autrement, si la revue *Social Text* avait refusé de publier le texte qui lui était proposé, "Transgressing the boundaries : Toward a transformative hermeneutics of quantum gravity", il n'y aurait pas eu d'affaire Sokal, et les recettes budgétaires de madame Odile Jacob, ce grand soutien désintéressé de tous les savoirs et de ceux qui s'en préoccupent sincèrement, en aurait été gravement affectées.

Avant d'en venir à cette affaire, telle qu'elle a été déclenchée à la suite de la publication de l'article, considérons à nouveau les caractéristiques de la parodie dans la forme où Sokal l'a pratiquée. Comme la remarque en a été faite, la parodie de Pérec, qui joue en quelque sorte à visage découvert, et ne pouvait abuser personne, ne comporte pas apparemment d'arrière-plan : elle vise seulement, hors de toute intention polémique, à amuser, et nous savons, d'après les explications fournies par ses éditeurs, qu'avant de connaître une plus large diffusion elle a d'abord circulé discrètement dans le cercle restreint de milieux scientifiques professionnels, qui ne répugnaient pas à pratiquer

entre eux l'autodérision, bonne manière de résister à la tentation de se prendre trop au sérieux, et de pratiquer une hygiène intellectuelle de bon aloi, en renforçant l'esprit critique qui est à la base de toute entreprise scientifique. Il n'en va pas de même de la parodie tactiquement composée par Sokal qui, il n'est guère possible de le nier, cherchait à nuire, et visait des adversaires bien ciblés, en vue d'obtenir sur eux un avantage, et très précisément de les confondre. Pour reprendre les catégories utilisées par G. Genette dans *Palimpsestes*, la parodie de Sokal est une charge imitative à intention satirique qui prend pour cible un style de pensée afin de le ridiculiser : elle consiste en la production d'un faux, qui n'a pas seulement pour effet de tromper au premier degré, puisqu'il produit son plein effet de nuisance au moment où est levé le secret de la falsification, ce qui amène finalement les destinataires du texte, après avoir été exposés à être trompés, à être détrompés, leur crédulité étant alors exhibée au grand jour.

Pour mieux faire ressortir les particularités de cette démarche assez perverse, nous pouvons opérer un rapprochement avec une autre affaire qui, quoiqu'elle ait eu lieu sur un tout autre terrain, a suivi en apparence la même logique de déroulement : il s'agit du scandale de *La chasse spirituelle*, qui, en France, avait défrayé la chronique en 1949. Rappelons très brièvement les faits : sous l'autorité de critiques littéraires en vue et bien en place dans les organes de presse, comme Maurice Nadeau, Maurice Saillet et Pascal Pia, le *Mercur de France* publiait sous ce titre un "inédit" de Rimbaud, oeuvre fantôme dont la trace avait été perdue, seule la mémoire de son titre ayant subsisté, et dont le manuscrit aurait soi-disant été miraculeusement retrouvé par un collectionneur. Cette publication avait fait sensation, le tapage ayant été orchestré sous l'impulsion du journal *Combat* : mais quelques semaines plus tard, la supercherie, qui rentre exactement sous la rubrique précédemment signalée de la charge imitative à intention satirique, était publiquement dévoilée par ses auteurs, une certaine Mlle Akakia-Viala et M. Nicolas Bataille, qui avaient l'année précédente monté un spectacle théâtral à partir d'*Une saison en enfer*, et qui, leur spectacle ayant été malmené par la presse, avaient voulu obtenir publiquement réparation de leur insuccès en faisant éclater au grand jour l'incompétence des prétendus spécialistes de Rimbaud qui les avaient traités par le mépris, alors qu'ils s'étaient ensuite montrés incapables de démêler le vrai du faux.

Si cette histoire assez banale, qui a beaucoup occupé l'opinion sur le moment, a laissé des traces durables dans l'histoire littéraire, c'est parce qu'il s'est trouvé quelqu'un pour flairer sur le champ qu'il y avait tromperie, et tromperie assez grossière, tant il était manifeste que le texte publié sous nom ne pouvait avoir été écrit par Rimbaud : il s'agit d'André Breton, qui, trempant sa plume dans le vitriol, profita de l'occasion pour régler ses comptes avec ceux qui régentaient publiquement le champ littéraire de l'époque, à un moment où le mouvement surréaliste en perte de vitesse avait un besoin vital de marquer des points contre les tendances dominantes qu'il rendait responsables de sa marginalisation. Le très violent pamphlet de Breton, "Flagrant délit", repris ensuite dans le recueil *La clé des champs*, mérite qu'on y jette un coup d'oeil. Sur quel critère Breton avait-il jugé, ce qui lui avait permis de voir clair avant presque tout le monde, d'autres ayant eu seulement des doutes, alors que, lui, avait eu tout de suite une certitude quant à la réalité du faux ? Comme il l'explique, son seul guide en cette affaire avait été l'*aura* irrécusable qui environne l'oeuvre d'art et procure le sentiment de la beauté, avec son irrésistible effet d'attraction, effet essentiellement intuitif et affectif, qui relève de l'enchantement passionné, celui que fait éprouver "la fusion de l'esprit et du coeur dans un moule verbal ou plastique qui s'avère, sous quelque angle, lui être électivement appropriée" (A. Breton, *Oeuvres complètes*, t. III, Gallimard/Pléiade, 1999, p. 797). Sur cette base, Breton, innocentait les auteurs de la supercherie, et expliquait que les vrais faussaires étaient ceux qui lui

avaient frayé la voie, avec leur factice compétence érigée en autorité abusive, en réalité inapte à toute forme de pénétration poétique authentique.

S'il est intéressant de rapprocher cette affaire de la démarche initiée par la parodie de Sokal, c'est parce qu'elle s'en distingue sur certains points essentiels. D'une part, si on suit Breton, en imitant Rimbaud, les auteurs de *La chasse spirituelle* n'avaient nullement obtenu pour résultat de ridiculiser leur modèle, mais au contraire d'exalter ce que celui-ci comporte d'inapprochable, et qui constitue si on peut dire le résidu de la charge sur lequel elle ne parvient à avoir aucune prise : alors que Sokal a pu prétendre authentifier intégralement le contenu de sa parodie au moment où il en révélait le secret, en attestant la parfaite adéquation de celle-ci à ce contenu, celui-ci étant en retour démasqué dans sa nature intrinsèquement imitative, propre à un discours qui, en l'absence de tout recours possible à un référent extérieur, ne fait que reproduire à l'infini ses propres tours de passe-passe rhétoriques, qui constituent son unique fond, tout n'étant dans cet ordre que littérature, et étant indifférent que cette littérature soit bonne ou mauvaise sur le fond. D'autre part, la revendication de lucidité proclamée par Breton, fort satisfait d'avoir vu la vérité avant tout le monde, ce qui témoignait pour le moins de ses solides qualités de connaisseur en poésie rimbaldienne, s'appuyait, comme on l'a vu, sur un recours à l'intuition, saisie immédiate du vrai indifférente à l'analyse et à ses inutiles pesanteurs : la mise hors jeu de la rationalité connaissante était ainsi posée comme la condition d'une communication ou plutôt d'une communion avec une vérité donnée sous les espèces de la réelle présence. Mais si cette épiphanie de la vérité a manqué aux victimes de la parodie de Sokal, qui s'ils en avaient disposé ne se seraient pas laissés tromper, c'est justement parce qu'ils avaient eux-mêmes, au point de vue de Sokal, ramené la vérité sur un plan affectif de pure connivence, appuyée sur le sentiment partagé de sa présence, ce qui, d'emblée, les condamnait à céder aux vertiges de l'apparence, l'épiphanie étant alors celle du faux et non du vrai : au contraire, c'est ce qu'il fallait démontrer, les difficiles vérités de la science ne sont pas affaire de sentiment et d'épiphanie, mais ressortent du dur labeur d'une recherche patiente et modeste du type de celle que les vrais savants poursuivent dans leurs laboratoires, recherche qui entretient une constante méfiance à l'encontre de toutes les tentations d'illusion qui la guettent, ce qui a en particulier pour effet de la prémunir contre les évasives suggestions que cultive la poésie. A ce point de vue, l'une des leçons qui paraît se dégager de la parodie de Sokal est que la science ne saurait se laisser guider par l'intuition, car, si elle suit cette pente, elle se condamne à ne plus pouvoir distinguer le vrai du faux, le réel de l'imitation, comme l'ont fait précisément les lecteurs de la parodie, il n'a cependant pas dû y en avoir beaucoup, qui se sont laissés abuser par elle.

Les effets de la parodie de Sokal s'offraient donc à mesurer en gain de prestige, au service, concédons le, des valeurs authentiques de la science et de ses efforts en vue de dégager la vérité des fumées mystifiantes de l'illusion, ces fumées dont les milieux de snobs gravitant autour de *Social Text* auraient consommé sans modération l'encens. Et, si on se place à son point de vue, Sokal n'aurait rien fait d'autre, finalement, que snober des snobs, ce qui, il faut le reconnaître peut paraître de bonne guerre. Snober les snobs : un coup fourré, —et, la preuve en a été administrée, ça marche !—, qui n'est pas sans rappeler la pratique de la négation de la négation connue des amateurs de dialectique hégélienne. Regardons y de plus près. Qu'est-ce qui garantit que la procédure de la négation de la négation va permettre de dégager un solde positif ? C'est qu'elle épouse au plus près le jeu d'une négativité qui est censée être en dernière instance le moteur du mouvement réel dont elle stimule le développement. Qu'est-ce qui, dans la tentative réussie de Sokal, tient lieu de cette négativité ? C'est ce qui est censé définir le trait constitutionnel de la pensée du public qui doit en assurer la réception, et qui tient, non seulement à ce qu'on peut diagnostiquer comme étant de

l'ordre du crétinisme et de la débilité mentale, mais, plus profondément, et c'est bien plus grave, comme le fait d'assumer en conscience librement la fonction de penser à vide, sur rien, en faisant de cette absence l'étoffe même de toute activité intellectuelle, qui devient alors une spéculation éventuellement avouée sur le néant de toutes choses et sur l'irréalité avérée du monde extérieur, à la manière de ce que pouvaient pratiquer les Sophistes de l'Antiquité (Gorgias était l'auteur d'un Traité du Néant, dont n'a été conservé que le titre, comme pour *La chasse spirituelle* de Rimbaud). Or, on en aura ensuite confirmation, c'est bien ce problème de la réalité du monde extérieur, traditionnel depuis que la philosophie existe, qui se tient à l'arrière-plan du débat enclenché par la publication dans *Social Text* de l'article de Sokal, ce qui donne à l'affaire un tour on ne peut plus sérieux et élevé, en dépit de ses aspects saugrenus.

Comment en est-on venu là ? Comment la publication d'un texte parodique a-t-elle pu interférer avec la réflexion philosophique d'une manière qui prétend la concerner en profondeur, et non superficiellement ? Pour le comprendre, il faut revenir une fois encore sur les traits distinctifs de la parodie composée par Sokal. Celle-ci se signale en particulier par le fait qu'elle a été réalisée à l'aide de la technique du collage, en bricolant des éléments préexistants, qui, dans leurs contextes d'origine, remplissaient des fonctions que nous allons appeler provisoirement, pour abrégé, des fonctions de vérité, au sens d'une vérité exposée à être trafiquée et corrompue par des utilisateurs sans scrupules. Autrement dit, le travail d'élaboration parodique a consisté à fabriquer du faux avec du vrai, ce qui n'était pas du tout le cas de la *Cantatrix* de Pérec, où tout sans exception relevait de l'ordre de la fiction, et ne pouvait prétendre à aucun caractère de vérité. C'est ce que soulignent pour commencer les "Commentaires sur la parodie" qui font suite à la reproduction de l'article de Sokal dans *Impostures intellectuelles* :

"Notons d'abord que toutes les références dans la parodie sont réelles et que toutes les citations sont exactes ; rien n'est inventé (malheureusement)."

En faisant cette déclaration, les auteurs d'*Impostures intellectuelles* s'installent ostentatoirement dans la position de gens qui auraient préféré que tout ait été inventé, mais qui, à leur grand regret, sont obligés de constater que ce n'est pas le cas : au contraire, tout est vrai, et c'est ce que résume la formule précédente qui assigne aux éléments du collage, les citations, une fonction de vérité. Sur un tout autre plan, mais en visant une cible qui n'est pas après tout très différente de celle à laquelle Sokal destinait sa parodie, une procédure comparable se trouvait à l'oeuvre dans *Le Roland Barthes sans peine*, publié en 1978 aux éditions Balland par Burnier et Rambaud, recueil de pastiches plus ou moins habiles ou grossiers dans lequel se trouvait glissée une page authentique de l'auteur imité ("L'écorché", extrait du *Fragment d'un discours amoureux*), ce qui tendait à démontrer que Barthes ne faisait rien d'autre en permanence que se pasticher lui-même, tout étant factice dans sa démarche. Faire du faux avec du vrai, c'est du même coup insinuer le soupçon que le vrai pourrait être entaché de fausseté.

Tout est vrai dans la parodie de Sokal, mais en ce sens seulement que ce qui est reproduit dans l'article sous forme de citation a été effectivement dit en vrai, et non que son contenu serait en soi vrai, ce que conteste implicitement la parodie. L'une des citations liminaires de l'article, empruntée à Stanley Aranowitz, le fondateur de la revue *Social Text*, auquel "Transgressing the boundaries" se présentait ainsi comme un hommage appuyé, ce qui était une manoeuvre efficace pour faire accepter l'article par le comité éditorial de la revue, était bien extraite littéralement de son livre *Science as Power*, une référence majeure pour ceux qui se réclament de l'orientation idéologique dont la formule "transgresser les frontières", offre le concentré. Voici cette citation, telle que la reproduit Sokal en tête de sa parodie :

“La lutte pour la transformation de l’idéologie en science critique... est fondée sur l’idée que la critique de toutes les présuppositions de la science et de l’idéologie doit être le seul principe absolu de la science.”

Cette déclaration, d’inspiration marxiste dans la lignée de l’Ecole de Francfort, ne présente à première vue rien de bien scandaleux au point de vue d’un rationalisme intransigeant, que cette exigence critique devrait au contraire satisfaire. Et pourtant, l’intention avouée de Sokal était de dénoncer les errements intellectuels auxquels peut conduire une telle prise de position, dès lors qu’elle a été transformée en mot d’ordre universel, que sa radicalité rend apte à justifier n’importe quelle intervention perturbatrice, comme c’est le cas par exemple lorsqu’elle sert à cautionner une entreprise aussi manifestement déraisonnable que celle qui ouvre le chemin conduisant “vers une herméneutique transformative de la mécanique quantique”, ce qui, à un point de vue scientifique un peu averti, ne peut manquer d’apparaître que comme un leurre, du type des aberrations de Lyssenko, qui se réclamaient d’un comparable esprit de système, en considérant qu’on fait directement de la science avec des mots d’ordre, et qu’on est légitimé à lui dicter de l’extérieur des résultats qu’elle n’aurait plus ensuite qu’à confirmer.

La citation empruntée à Stanley Aranowitz que reproduit la parodie de Sokal est donc vraie en ce sens qu’elle est une vraie citation, conforme exactement à la réalité de ce que peuvent lire dans l’ouvrage d’Aranowitz ceux qui, sans examen, se gargarisent de telles formules creuses, en s’épargnant la peine de se poser la question des conditions et des limites, certainement fort étroites, dans lesquelles elles peuvent éventuellement prendre un sens acceptable. La citation est donc vraie dans sa forme, en tant que citation, sans que cela préjuge en rien de la vérité de son contenu, vérité qui, elle, est parfaitement susceptible d’être remise en doute. De telle manière que, dans le jeu complexe imaginé par Sokal, la citation remplit ce que nous avons appelé sa fonction de vérité en tant qu’elle est exposée à être reconnue comme fausse : en quelque sorte, elle est vraie parce qu’elle est fausse. Et la parodie de Sokal exploite justement cette collusion du vrai et du faux : on pourrait dire d’elle qu’elle est une vraie fausse parodie de la manière dont on parle de vrais faux passeports, une arnaque d’un genre plutôt tordu. En quoi la parodie est-elle vraie ? En ce qu’elle emprunte ses éléments à la réalité : rien de ce qu’elle rapporte n’est inventé. En quoi est-elle fausse ? En ce que ces éléments vrais disent le faux ou peuvent conduire à dire le faux, donc sont porteurs de dérives potentielles qui sont des atteintes graves à l’esprit authentique de rationalité, que Sokal affirme lui-même servir par son entreprise parodique, qui aurait eu pour résultat concret de montrer où conduisent de telles dérives : prendre pour argent comptant des billevesées comme une “herméneutique transformative de la gravitation quantique”, qui est, elle, une pure invention du parodiste, une bulle de savon qu’il se réserve la possibilité de faire à tout moment éclater.

Les vraies citations astucieusement exploitées par Sokal, qui en a réalisé un montage en forme suffisamment crédible au point de vue des lecteurs d’une revue comme *Social Text*, ce que la réussite de la supercherie a confirmé, sont donc elles-mêmes, d’emblée, dans leur présentation littérale, des apparences ou des parodies de vérité. En réalité, elles énoncent à la cantonnade des propositions mettant en question les fondements de la démarche scientifique d’une manière arbitraire, en dernière instance gratuite et ludique : ce qui est une autre manière d’affirmer que, avec tous les caractères apparents du sérieux, elles disent au fond n’importe quoi, le vrai aussi bien que le faux, comme ce peut d’ailleurs être le cas de n’importe quel énoncé scientifique séparé de son contexte et pris dans l’absolu, ramené à sa seule structure verbale. Et c’est à cela que, finalement, Sokal voulait en venir en produisant sa parodie, non pas d’article scientifique comme on pouvait se le figurer à première lecture, mais d’article pseudo-

scientifique, qui tient sur la démarche authentique de la science des propos décalés et à la limite aberrants : on est alors dans l'ordre du pseudo au second degré, d'un original qui est lui-même de l'ordre du pseudo, au premier degré cette fois. Et c'est ici qu'on retrouve la négation de la négation : les lecteurs de *Social Text* ayant l'habitude ou ne reculant pas devant l'éventualité de nourrir leur esprit de discours qui ont l'air de dire le vrai sur des questions scientifiques, et qui se contentent d'avoir l'air de le faire en usant pour cela de moyens rhétoriques appropriés, on va leur servir une imitation conforme de cette pratique elle-même imitative, en rajoutant sur la forme pour mieux masquer l'absence du fond. Mais du même coup, on va aussi, par un retournement dialectique, démasquer cette absence de fond, en révélant tout ce que l'opération, dès le départ, comporte de factice et de vain, ce qui en fait un dévoiement de l'intelligence critique, qu'un usage incontrôlé conduit à authentifier des fariboles, que le premier vent emporte. Ainsi exploitée, la parodie revêt une dimension, si on peut dire, épidémique : elle contamine tout ce qu'elle touche, à quoi elle colle aussi étroitement que possible, dans un souci de vérité dont les manifestations sont effectivement critiques ; et inversement, elle est elle-même comme contaminée par la littérature de mauvais aloi avec laquelle elle est en relation et dont elle se fait, dans une intention maligne, la littérature secondaire.

Cet effet de contamination a de quoi inquiéter un lecteur impartial, s'il s'en trouve. Celui-ci se demandera si l'expérience de laboratoire en quoi consiste en principe la parodie ne prouve pas un peu trop ce qu'elle cherche à prouver, d'une façon qui, alors qu'elle prétend les exploiter, déborde les procédures effectives de la preuve. Même si, sur tel ou tel point, il peut être établi que certaines déclarations qui, effectivement se trouvent chez les auteurs incriminés, peuvent induire en erreur ceux qui les reçoivent au premier degré, ne serait-ce qu'en raison de l'impression de flou qu'elles cultivent artistiquement qui en rend la portée pratiquement insaisissable, cela vaut-il pour toutes les autres avec lesquelles, sans s'appesantir sur leur contenu véritable, la parodie les fait artificiellement coexister ? A juste titre, on a pu reprocher à Sokal l'effet d'amalgame qui devait fatalement résulter de sa démarche : en appelant comme il le fait à raisonner de proche en proche, et en unifiant artificiellement des positions qui n'ont pas grand chose à voir entre elles (quoi de commun entre Lacan et Latour ? On se le demande), n'a-t-il pas lui-même emprunté la voie de l'analogie qu'il déclare véhémentement condamner ? Et d'ailleurs, les prises certifiées par le rituel commode de la citation auxquelles s'arrime ce raisonnement de proche en proche sont-elles aussi sûres que l'affirme l'auteur de la parodie, alors même qu'il ne cesse de répéter que tout est vrai et que rien n'a été inventé ? Qu'il soit permis d'en douter ressort de ce seul exemple, qui, —car on ne voit pas ce qui, la boîte de Pandore une fois ouverte, empêcherait de retourner contre Sokal la démarche par voie de contamination qu'il a imprudemment empruntée—, suffit à entacher tout l'esprit de la parodie, ou plutôt de la charge imitative à intention satirique. La note 105, sur laquelle reviendront de façon appuyée les "Commentaires sur la parodie" (*Impostures intellectuelles*, p. 347 et 379), fait état, à partir d'une évocation assez farfelue, en tout cas extrêmement sommaire, des axiomes de la théorie des ensembles, d'une "mathématique libératoire", qui se réfère à l'axiome du choix en le mettant sur le même plan que la revendication du choix d'avorter par les femmes, ce qui, manifestement, n'est pas sérieux. Mais qui parle alors de ces "mathématiques libératoires" ? Est-ce Aranowitz ? Est-ce Irigaray ? Est-ce Debray ? Est-ce Derrida, pris à parti dans un autre passage de la parodie mais miraculeusement épargné dans le livre qui a suivi ? Non, ce n'est nul autre que Sokal, auteur de la parodie, qui se paie de luxe d'inventer, pour les besoins de la démonstration, cette monstruosité, dont il lui a été facile ensuite de dénoncer le caractère aberrant, d'autant plus facile qu'il en était en dernière instance lui-même le créateur. A trop vouloir

révéler la collusion du réel et du factice, du vrai et du faux, on risque de se prendre soi-même au piège, et de prendre, ou de vouloir faire passer, ses inventions pour des réalités attestées, alors qu'elles n'existent que dans l'imagination maligne du parodiste qui finit par se prendre soi-même à son propre jeu.

Une seule chose donc est certaine : c'est que, contrairement aux apparences dont elle se réclame, et qu'ont authentifiées ensuite ceux qui ont amplifié la rumeur, la prétendue expérience de physicien en quoi consisterait la parodie ne prouve rien, mais tout au plus insinue un doute, en empruntant des voies qui ne sont guère éloignées de celles que décrit la tirade sur la calomnie de Beaumarchais : "D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano*, *piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. La mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez Calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'oeil; elle s'élançe, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. –Qui diable y résisterait ?" (*Le Barbier de Séville*, acte II, scène 8). C'est de cette manière que ce qu'on a appelé ensuite l'affaire Sokal a pris son essor.

**Copyright Pierre Macherey**